



© 2019 Paul Bury. Tous droits réservés.

ISBN 979-10-359-4667-8

Où l'auteur essaie de se dédouaner par avance...

## Avant-propos

Il n'aura pas échappé aux amateurs de folklore (j'aurais pu écrire folk-lore, pour qu'ils pussent se reconnaître plus aisément), que certains des récits qui composent ce recueil piochent allègrement dans les contes collectés de main de maître par Paul Sébillot ou Jean Markale, ou bien encore François Duine pour les histoires se passant plus précisément dans la région de Dol de Bretagne, où en imitent délibérément le style oral, à l'image du récit d'ouverture. Il ne s'agit en aucun cas de plagiat, mais clairement d'un hommage appuyé à leur incroyable travail, qui m'aidera tant à m'imprégner de cette culture à nulle autre pareille qu'est la culture bretonne. L'amateur de littérature du XIX<sup>e</sup> siècle aura également remarqué quelques clins d'oeil à un autre de mes auteurs fétiches, Paul Féval, dont je jugerai toujours les écrits sur la Bretagne considérablement plus passionnants que son Bossu.

Je ne suis pas breton d'origine, même si ma vie m'a amené à y vivre longtemps et à plusieurs reprises, pour finalement me permettre d'y jeter l'ancre, en me retirant avec les miens dans le pays dolois. Ce qui m'amène à mon point suivant. Je me suis essayé, initialement pour les besoins d'un appel à texte, à mêler vieux français (quoique modernisé pour plus de facilité) et quelques expressions bretonnes, dont je confesse qu'elles sortent directement d'un dictionnaire en ligne. M'étant retiré dans un pays de langue gallo, le breton n'y est pas parlé, aussi n'aurai-je selon toute vraisemblance pas manqué de commettre un grand nombre d'erreurs et approximations linguistiques. J'espère de tout coeur que les bretonnants avertis sauront pardonner des fautes qu'il conviendra d'attribuer à un excès de zèle et d'enthousiasme bien plus qu'à

une volonté de travestir leur langue de coeur.

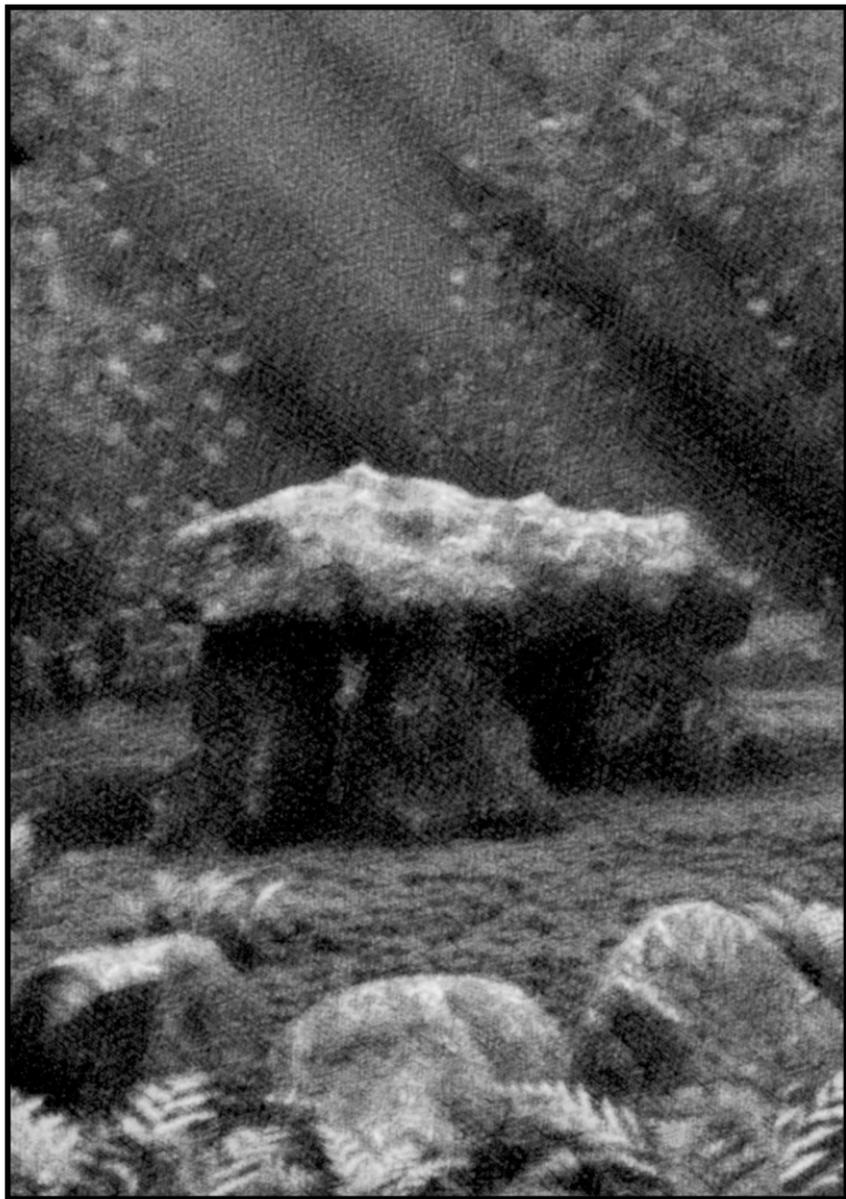
Dans d'autres récits, j'ai parfois ajouté quelques expressions gallo, et même, quand cela s'y prêtait, des expressions propres au patois de Dol de Bretagne, recueillies dans *Le parler dolois*, de Charles Lecomte.

Pour finir comme une boucle avec mon premier point, on aura constaté que l'essentiel des thèmes de ce recueil est la plupart du temps tiré de contes et légendes locaux (comprendre, de Haute Bretagne, sauf dans un cas). Pourtant, ça et là, se sont glissés des faits parfaitement authentiques, souvent parmi les plus dramatiques et invraisemblables. J'ai bien sûr pris des libertés importantes avec la vérité brute, mais dans au moins un cas, je me suis permis une petite notice historique tant la mémoire du fait mentionné mérite d'être entretenue.

Pour le reste, j'espère que le lecteur se laissera porter sans trop de difficulté par la joyeuse invraisemblance de ces récits impossibles.

Epiniac, décembre 2019





## La jument de Scissy

Il y avait une fois, oh, c'était il y a fort longtemps, une forêt immense et luxuriante qui occupait tout ce que nous appelons aujourd'hui la Baie du Mont Saint-Michel et qui à l'époque, n'était autre que le mont Tombe. On appelait cette forêt la forêt de Scissy et elle restait le plus grand lieu de résistance des croyances païennes de toute cette région de Bretagne. Comment elle disparut a fait l'objet de bien des légendes et interprétations. Voilà l'histoire que je vais vous conter. Mais c'est une histoire incroyable, alors écoutez. Mais avant tout, sachez que plus je parlerai, plus je mentirai : je ne suis pas payé pour dire la vérité.

Il y avait une fois, donc - et cette fois, pour de bon - une famille fort pauvre qui avait considérablement peiné à avoir un enfant. Quand à force de prières celui-ci naquit, le père, qui s'appelait Pierre, se mit aussitôt en quête d'une marraine pour lui donner un nom. Le parrain était trouvé, ce serait Jacques le fermier, un homme bon qui parfois offrait un peu de pain à la pauvre famille. Ainsi avait-il promis que son filleul ne manquerait jamais de lait pour grandir. Mais le père ne trouvait pas de marraine et marchait un peu au hasard sans qu'aucune femme ne voulût donner un nom à son fils.

Fatigué de sa longue errance, alors qu'il s'était aventuré dans la forêt proche, il s'assit auprès d'un vieux dolmen pour

prendre une pause et se désola à voix haute :

- Hélas, qu'advient-il de mon enfant si personne ne veut le baptiser ?

- Eh bien, que t'arrive-t-il pour que tu viennes te lamenter ainsi au pied de ma demeure ? entendit-il soudain.

Il se retourna et vit une femme d'une grande beauté, qu'il reconnut aussitôt pour l'une des fées des forêts que tout le monde ici nommait les « Margot la Fée » ou plus affectueusement, les « Commères Margot ». Les Margot avaient la réputation d'être plutôt bienveillantes sous réserve de ne point mal leur parler ou tenter de les tromper.

Notre brave homme savait que les fées aimaient prendre de jeunes enfants pour filleuls, aussi décida-t-il de lui dire d'emblée toute la vérité.

- Ah, madame la Fée, c'est que ma femme m'a enfin donné un fils après toutes ces années, mais nous sommes si pauvres qu'aucune dame ne veut être sa marraine.

- Je lui donnerai un nom, si tu le veux. Tu n'as qu'à me conduire à lui.

L'homme accepta de bonne grâce : il savait en effet que les Margot supportaient mal d'être éconduites quand elles se proposaient pour donner un nom à un enfant.

Ainsi se rendirent-ils à la maison du bonhomme. Margot fit la connaissance de la mère et de son filleul et tous allèrent à l'église pour y célébrer le baptême. La fée était si heureuse qu'elle fit apparaître chez les parents un repas de baptême bien

plus riche que ce qu'ils n'avaient jamais eu. Quand le repas fut fini et les quelques invités ainsi que le curé parti, la Margot leur dit ceci :

- Vieux Pierre, ta Fanny et toi êtes de bien braves gens, et depuis longtemps, je désespérais que l'on me demandât de nommer un enfant, car, voyez-vous, les traditions disparaissent, et celles de mon espèce tendent à se retirer de ce monde. Mais puisque vous avez ainsi fait mon bonheur, ce sera bien à moi de faire le vôtre.

Le vieux Pierre voulu protester de ce qu'elle les avait déjà comblés en acceptant d'être marraine et en leur offrant un repas de baptême princier, mais elle ne voulut rien savoir.

- Ainsi, vieux Pierre, j'ai une vache magnifique. Chaque matin, tu viendras me la prendre pour la mener au champ. Tu pourras lui prendre tout le lait nécessaire à ta famille. Chaque soir, tu me la ramèneras et pour prix de ta peine, je te donnerai une pièce d'or. Ainsi, vous ne connaîtrez plus la misère.

Pierre et sa femme se jetèrent à ses pieds pour se répandre en bénédictions et remerciements, mais à ce moment le ton de la fée se fit plus dur : quelle que soit la générosité d'une Margot, un don ne vient jamais sans qu'une épreuve s'en suive.

- Mais attention, vieux Pierre, à ne jamais prendre plus que ce dont vous avez besoin que ce soit en lait ou en or, ou je vous prendrai votre François et jamais plus ne le reverriez. Hormis cela, aussitôt qu'il sera en âge de travailler, vous me le confiérez, je veillerai à son éducation.

Les parents acceptèrent ce marché de bon cœur : une pièce d'or par jour était pour eux un trésor inestimable, au point qu'ils

purent faire réparer leur maison et devenir importants dans les alentours, chacun les flattant pour devenir leurs amis.

Hélas, la nature humaine se contente rarement de ce qu'elle a, aussi, dès que François fut en âge de travailler, ce fut lui qui garda la vache de Margot et ramena la pièce d'or quotidienne. Mais ses parents, aveuglés par leur nouvelle richesse, avaient commencé à le négliger, et ils exigèrent de lui, un jour, qu'il ramenât non pas une mais deux pièces d'or.

Tout enfant qu'il était, le petit François, éduqué par sa marraine qui lui avait appris à lire et à écrire et par sa vache merveilleuse qui lui donnait la connaissance de la nature, savait que ce qu'on lui demandait était mal. Aussi était-il ce matin-là bien malheureux en se rendant chez la commère Margot pour y chercher la vache. Sa marraine s'en rendit compte aussitôt.

- Hé bien mon beau filleul, que t'arrive-t-il?

- Ha, ma marraine, je ne puis vous dire. Si je le faisais, vous seriez folle de colère. On me demande de faire quelque chose auquel je ne peux me résoudre.

La Margot sourit pour toute réponse : à ce sourire, le pauvre François comprit qu'elle savait ce que ses parents lui avaient demandé.

- Sèche tes larmes, petit François. Et conduis ma vache au pré. Je vais m'occuper de tes parents.

- Pitié pour eux, bonne marraine, ce ne sont point de mauvais gens.

- Non ? Et quelles sont ces traces sur ton visage et tes bras ?

Tout penaud, l'enfant dut reconnaître que face à son refus de prendre deux pièces d'or au lieu d'une dans le coffre, son père l'avait battu jusqu'à ce qu'il promette de commettre le larcin.

- Va au pré, ordonna encore Margot le Fée. J'irai voir tes parents.

Ainsi fut fait. Les parents de François eurent droit à une relative clémence de la fée malgré leur malhonnêteté et les coups portés à leur fils. Ils furent privés de leur pièce d'or quotidienne et retombèrent dans la pauvreté. Margot décida qu'elle garderait le petit François pour le protéger d'une vengeance de ses parents. Celle-ci n'eut d'ailleurs pas le temps de se produire : ils furent pour mourir dans les dix-huit mois. François les fit porter en terre avec grand chagrin, et on ne le revit jamais au village.

Quel rapport avec la forêt de Scissy, me direz-vous ? J'y viens, j'y viens. Marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin.

Si l'on ne vit plus le petit François, c'est qu'il vivait tout simplement chez sa marraine. Il gardait la vache, et était à tout prendre très heureux. Sa marraine lui avait permis de prendre une pièce d'or par jour dans son coffre, mais il avait refusé.

- Qu'en ferais-je, marraine ? Je ne manque de rien, je mange à ma faim et vous me procurez de solides habits. L'or ne me perdra pas comme il a perdu mes parents.

Ainsi passèrent les années. François devint un beau jeune homme, aussi fort qu'intelligent, et l'envie l'étreignait à présent de parcourir le vaste monde. Il n'en disait rien à sa marraine, cependant, ne voulant pas l'attrister. Mais ce fut elle qui lui dit un beau matin :

- Je n'ai plus rien à t'apprendre, François. Et es un homme, maintenant. Tu dois me quitter, mon enfant, et partir vivre ta vie.

- J'ai certes grande envie de voir le monde, ma marraine, mais qui vous fera la lecture ? Qui conduira votre vache au pré ?

- Ah, mon filleul. Je crois bien que l'heure est venue pour ma vache comme pour moi d'aller rejoindre mes soeurs sous la terre. Je suis la dernière d'entre elles à vivre dans cette forêt, et je me languis d'elles.

- Voilà qui est bien triste, mais je le comprends. L'heure des adieux est donc arrivée ?

- Pas tout à fait encore. Va à mon trésor, et choisis ce que tu veux avant de partir pour ton périple. Mais attention, ne prends pas plus que ce dont tu as vraiment besoin.

François se rendit au trésor et le contempla une dernière fois. Il en observa longuement tout le contenu, et décida finalement de ne prendre qu'un simple couteau, qui de prime abord était tout ce qu'il y a de normal.

- C'est un choix judicieux, lui dit sa marraine, heureuse de voir qu'il n'avait pas cédé à l'appel de l'or. Ce n'est pas un couteau ordinaire, mais un couteau forgé par les fées. Il te rendra bien des services et t'évitera bien des désagréments, à la condition

de l'utiliser sagement. Maintenant, embrasse-moi une dernière fois et va courir le monde.

Et c'est ainsi que disparut la dernière Margot-la-Fée du pays. J'en ai entendu dire qu'elles seraient toujours là, mais aucun n'en a jamais apporté la preuve. Mais à Scissy, à présent. Plus vous m'écoutez, plus je mentirai ; je ne suis pas payé pour dire la vérité.

Notre François partit donc explorer le monde d'un bon pas. Marche aujourd'hui, marche demain, à bien marcher, on fait beaucoup de chemin.

Après trois jours, il s'aventura dans une grande forêt sombre qui, au loin, semblait se perdre dans la mer. Il avait été mis en garde, avant d'y aller, par un fermier qui le voyait s'approcher des hautes lisières.

- Fais attention, l'ami. Cette forêt n'est pas une terre chrétienne. Il s'y passe de bien mystérieuses choses.

François le remercia de cet avertissement et se promit de redoubler de prudence, mais ne se détourna pas de son chemin pour autant. Au-delà de la forêt et de ses trois monts, se trouvait la mer, qu'il lui tardait de voir.

Il s'avança ainsi dans l'immense forêt que dominaient trois montagnes où avaient jadis été pratiqués des rites païens, qui continuaient d'ailleurs à l'être. Il marchait un peu au hasard, les petits sentiers masqués du soleil ne lui permettant pas de

s'orienter précisément, mais il allait d'un bon pas. Il avait décidé d'aller au plus occidental des monts, d'où il espérait apercevoir les flots de l'océan. Au bout d'un moment, cependant, il entendit un cheval hennir dans les profondeurs de la forêt, d'un hennissement déchirant qui semblait un appel à l'aide.

François n'avait guère eu d'occasion d'être confronté au danger dans ses années passées auprès de Margot et de sa vache, mais pas une fois, il n'eut peur ou pensa à un piège en s'enfonçant dans les profondeurs du sous-bois, hors du petit chemin, pour aller à la rencontre de la bête qui semblait ainsi le quérir.

De fait, il déboucha bientôt dans une petite clairière où il vit une magnifique jument blanche attachée à plusieurs arbres par des cordes passées autour de son cou. La pauvre bête ruait pour se libérer, tant et si bien qu'elle ne parvenait qu'à s'étrangler davantage, car les cordes passées autour de son cou étaient des noeuds coulants : on aurait voulu forcer la bête à se tuer en essayant de se détacher qu'on ne s'y serait pas pris autrement.

François voulut aider le bel animal, et, sortant le couteau de sa marraine, tenta de s'en approcher. A la vue de la lame luisante, le cheval se mit à hennir et ruer de plus belle, au sommet de la terreur. Le jeune homme était bien brave et généreux, ça oui. Il posa le couteau au sol, bien à vue de la jument, puis s'approcha doucement d'elle, bras écartés en prononçant toutes sortes de paroles rassurantes. La jument se calma peu à peu, bercée par les douces paroles de François.

- Ma pauvre jument, qui peut bien te vouloir tant de mal ?

Il lui flatta encore doucement l'encolure pour finir de la rassurer, puis il ajouta :

- Je vais aller chercher mon couteau. N'aie pas peur : je ne te ferai aucun mal, je veux juste te libérer.

- Libère-moi, dit la jument, et tu n'auras pas à le regretter.

- Ah ça, constata François calmement. Tu sais donc parler aussi ?

- Aussi ? s'étonna la jument. Tu connais une autre jument qui parle ?

- Non. Mais la vache de ma marraine me parlait. Elle était très sage et m'a enseigné beaucoup de choses.

- Tu as eu une Margot pour marraine ?

- Oui, da.

- Ici, à Scissy ?

- Dame, non. Je viens de loin, de là où souffle le vent. J'ai grandi en terre chrétienne et je suis baptisé.

- Aussi tu es autant en danger que moi. Tranche mes attaches et fuyons.

- Et qui fuirons-nous ?

- Une autre Margot, la dernière cousine de ta marraine, celle qui a refusé l'arrivée des chrétiens. Elle est restée ici, en terre païenne, entourée de ses adorateurs et se fait appeler Morgane.

On dit qu'elle est une sirène chassée de l'océan par ses soeurs. Elle veille jalousement sur cette forêt, tuant impitoyablement et cruellement tout chrétien qui passe à sa portée.

- Voilà de bien vilaines manières. Je voulais justement aller au bout de cette forêt pour y trouver la mer.

La jument commença soudain à s'exciter.

- Elle a senti ta présence. La voilà qui vient à nous. Ne traine pas, tranche mes liens et fuyons !

François trancha sans hésiter les cordes avec beaucoup de facilité, tant la lame de son couteau semblait acérée.

- Ce couteau ? dit la jument. On ne tranche pas de si épaisses cordes ainsi. Il te vient de ta marraine ?

- Oui, c'est ce dont elle m'a fait cadeau avant de quitter cette terre.

- Alors garde-le précieusement, tu vas en avoir grand besoin.

Mais tandis qu'ils parlaient, une troupe de guerriers païens les avait encerclés dans la clairière. Massifs, vêtus de noir, une peau d'ours ou de loup jetée sur leurs épaules, ils portaient des casques ornés de cornes ou de bois de cerfs qui les rendaient terrifiants.

- Ah, gronda la jument, nous voilà pris à nouveau. C'est de ma faute, j'ai trop perdu de temps à te parler au lieu de t'expliquer tout cela en galopant. La fée arrive : il faudra jouer serré et entrer dans son jeu.

- Très bien, dit François qui ne semblait guère ému, comme s'il était inconscient du danger qui les guettait.

Une très belle femme apparut alors au milieu de ses hommes. A son apparence et sa beauté, le jeune paysan comprit tout de suite qu'elle était une Margot-la-Fée, tant elle ressemblait à celle qui l'avait élevé, même si, au contraire de sa marraine, elle portait une parure sombre qui évoquait plus la cruauté que la bienveillance. En effet, il ne fallut pas un instant à François pour comprendre que là où sa marraine avait été nourrie d'un véritable amour des hommes, celle-ci était au contraire habitée par le feu de la colère.

- Eh bien ! Qui donc se permet de libérer sans mon consentement la jument que j'avais fait donner à mes loups ? Un chrétien sur mes terres ? Te voilà bien téméraire !

- Je m'appelle François, et tu ne tueras point cette jument.

- Non ? Et pourquoi pas ?

- Parce que je la protégerai, dit-il en pointant la lame de son couteau vers la fée.

A sa vue, la margot eut un mouvement de recul, presque d'effroi, qui n'échappa pas à François, même si elle s'était reprise presque aussitôt.

- Où as-tu volé ce couteau, misérable ?

- Je ne suis pas un voleur ! C'est un cadeau de ma marraine.

- Ah ! Ainsi tu as été veillé par l'une de mes très chères cousines. Eh bien, pour cela, tu auras momentanément ma

clémence.

Elle s'approcha de lui, l'air séducteur, et passa ses doigts sous son menton.

- Et qui sait ? Peut-être même pourrai-je t'offrir mon coeur ?

Aussitôt, son sourire se fit plus cruel.

- Mais pour le moment, tu es mon prisonnier. Quant à cette jument...

- Epargne-là, et je ferai ce que tu voudras, coupa notre ami qui ne connaissait décidément pas la peur.

- Oh, très bien ! Alors voilà : ta jument et toi allez me suivre au château. Là, tu auras à subir trois épreuves. Réussis-les et tu auras mon coeur et mes richesses. Echoues, et tu le paieras de ta vie.

- Soit, je le ferai.

Ainsi se mirent-ils en marche en direction du repaire de la fée, sous l'escorte des guerriers à peau de bête.

- Suis-je assez entré dans son jeu comme ça ? demandait doucement François à l'oreille de sa jument.

- Pour ça, oui. Mais je me méfie de ses épreuves. Elle a dû préparer quelque vilain piège, mais si tu écoutes bien mes conseils, et si tu ne perds pas ton couteau, tu pourrais t'en sortir. Reste sur tes gardes en permanence.

Ils allèrent ainsi plusieurs heures en marchant d'un bon pas.

Marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher, on fait beaucoup de chemin. La vilaine fée, quant à elle, avait disparu : par les airs ou sous la terre, elles se déplacent bien plus vite que les hommes.

En guise de château, la fée semblait vivre sous un immense dolmen bâti au sommet de ce que nous nommons aujourd'hui le Mont Dol. Sans doute avait-elle un riche palais sous le rocher, comme beaucoup de fées, mais ni François ni la jument n'éprouvaient l'envie de s'y risquer. Du dolmen, on voyait la forêt qui au nord semblait se jeter dans la mer, au point que, avec le déclin du jour, on en distinguait bien mal la limite. Près du dolmen se trouvaient les ruines d'un temple ancien, avec un autel sacrificiel. La légende disait que ce temple avait été dédié autrefois au dieu des Celtes Taranis. Près de l'autel, des anneaux épais étaient ancrés dans la roche, où les hommes à peaux de bêtes enchaînèrent le jeune homme et la jument.

- Et maintenant ? demanda François à sa compagne magique.

- Tu auras trois épreuves à surmonter. Je pourrai te conseiller sur les deux premières, mais tu seras seul pour la troisième.

- Et après ?

- Tu l'as entendue : si tu réussis les trois épreuves, elle te prendra pour amant et tu règneras sur ce territoire avec elle.

- Et si j'échoue ?

- Ce sera notre arrêt de mort à tous deux.

- Qui es-tu vraiment ? Pourquoi te hait-elle ou te craint-elle à ce point ?

- Tu le sauras le moment venu. Mais tiens-toi prêt, on vient.

Deux hommes à peaux de bêtes arrivaient en effet pour le conduire à la fée Morgane. Il se laissa faire, mais avertit quand même :

- Si vous faites le moindre mal à ma jument, vous tâterez de mon couteau.

On lui répondit d'un grognement guttural. Au moment de sa capture, un des hommes avait voulu le lui arracher et était tombé raide mort rien qu'en le touchant. Morgane avait exigé qu'on lui laissât l'arme en prenant soin de ne jamais y toucher.

La fée attendait le jeune François au pied du dolmen. Elle était vraiment très belle, exerçant une sorte de séduction qui confinait à la magie noire. François luttait pour ne pas se laisser envoûter par sa voix douce et chantante.

- Alors ! Veux-tu devenir mon amant et régner avec moi sur ce monde ?

- Que dois-je faire ?

François, bien que n'ayant jamais eu commerce des femmes, hormis sa marraine, demeurait assez lucide pour répondre de façon détournée et donner à Morgane le sentiment qu'il entrait dans son jeu sans s'engager franchement. Il savait que « oui » et « non » sont des mots pleins d'un pouvoir dangereux.

- Les fées des houles possèdent un coffre qui doit me revenir et qui est plein de richesses, qu'elles ont caché dans la mer. Ta première épreuve sera de me ramener ce coffre.

- Je le ferai. Mais que personne ne fasse de mal à ma jument en mon absence.

- Tu as ma parole.

Puis François se rendit auprès de la jument. Il semblait bien embêté et décrivit à l'animal son épreuve.

- Que ferai-je ? J'ignore même où se trouvent ces fées des houles.

- Ce sont des fées qui vivent entre terre et mer, moitié femmes, moitié poissons. Elles t'aideront si tu fais exactement ce que je te dis.

« Alors voilà ce que tu vas faire. Tu te feras conduire au bord de la falaise du Grouin, à l'extrémité de la forêt, en limite avec les terres chrétiennes. Là, tu descendras dans la mer, en sautant dans l'eau depuis le rocher le plus au nord. Tu auras pris soin de garder ton couteau. Comme tu ne sais pas nager, des Sereines viendront à ta rencontre pour te sauver de la noyade. Tu leur diras que tu viens de ma part et elles te mèneront à une grotte dans la falaise au fond de laquelle se trouve le coffre que convoite Morgane. Ce coffre est fixé dans la roche par des chaînes magiques que seul ton couteau peut rompre. Les Sereines t'aideront à ramener le coffre. Tu reviendras me voir quand la mauvaise fée t'aura donné ta seconde épreuve. »

Ainsi fut donc fait. François était bien sûr inquiet de ne pas savoir nager, mais il accordait une confiance totale à la jument

blanche, aussi se jeta-t-il à l'eau sans hésitation. Alors qu'il allait se noyer, des femmes à queue de poisson, d'une beauté incomparable, vinrent à lui et l'amènèrent en surface sur un rocher éloigné de la falaise.

- Merci, mes marraines, sans vous, je crois bien qu'il ne me restait qu'à recommander mon âme à Dieu.

- Tu es donc chrétien en cette terre païenne ? Qui t'a donc ainsi jeté à l'eau ?

- En vérité, je l'ai fait de mon propre chef, sur la recommandation de la jument blanche. Elle m'avait bien dit que vous seriez là pour me secourir.

- La jument blanche ? Tu la connais donc ? Et pour quelle raison t'a-t-elle menée à nous ?

- Elle et moi avons été faits prisonniers d'une commère fée nommée Morgane. Elle exige sur notre vie à tous deux que je lui ramène quelque coffre au trésor.

Le deux sirènes accueillirent cette nouvelle avec tristesse.

- Morgane signifie « née de la mer ». Elle était des nôtres, autrefois, mais sa cupidité et son attitude vis-à-vis des pêcheurs qu'elle attirait au fond de l'eau pour les dévorer nous a contraintes à l'exiler sur terre. Elle s'est enfermée dans la colère et l'amertume, et ne sera conjurée que le jour où elle retournera à la mer. Que pouvons-nous faire pour t'aider ?

- Par ma foi, pourriez-vous me conduire à ce coffre ?

- Certainement, mais il est retenu par des chaînes incassables.

Il appartient à la jument blanche qui nous a demandé de le cacher avant d'être prise par Morgane.

- Elle m'a certifié que mon couteau pourrait casser ces chaînes.

- Un couteau de Margot ! Aurais-tu eu une fée pour marraine, toi aussi ?

- Oui da, mais pourquoi « moi aussi » ?

- Tu le sauras le moment venu. Viens avec nous, nous t'emmenons au coffre et t'aiderons à la ramener sur terre.

Les sereines firent comme elles l'avaient annoncé. Elles emmenèrent François sous la mer jusqu'à une grotte dans la falaise où se trouvait un coffre richement décoré, retenu à la roche par de lourdes chaînes qui brillaient d'un éclat magique. Sans hésiter, François glissa la lame de son couteau dans le maillon d'une chaîne, qui se rompit sans effort. Puis il fit de même avec les autres chaînes si bien qu'il finit par entièrement libérer le coffre. Les femmes-poisson le ramenèrent sur les falaises qui bordaient la forêt de Scissy et il prit grand soin de bien les remercier.

Deux hommes à peau de bête lui prirent le coffre, puis le conduisirent à la fée Morgane qui fut ravie du succès de cette première épreuve. Elle tournait autour de lui, envoûtante, enjôleuse, et lui disait : « plus que deux épreuves, et je serai tienne, nous nous aimerons sans limite ».

Notre François luttait pour résister, savez-vous. Il voyait bien que cette fée-là était mauvaise et retorse, mais elle exerçait sur lui une emprise grandissante. Il décida de s'en libérer ainsi :

- Certes, mais il y a encore deux épreuves avant. Que dois-je faire ?

- Simplement trouver la clef de ce coffre, voyons ! Ce coffre sans sa clé ne nous donne pas la richesse qui doit nous revenir.

- Très bien, mais il me faut m'assurer avant que ma jument va bien et qu'elle n'a pas été rudoyée en mon absence.

Cette exigence lui fut accordée, quoique de mauvaise grâce, tant la fée Morgane semblait jalouse du bel animal.

La jument, qui semblait triste et pensive, se ragaillardit dès qu'elle vit paraître notre ami, qui lui prodigua force caresses pour la remercier de son aide.

- Quelle est ta deuxième épreuve ?

- Je dois retrouver la clé du coffre.

- Oh, pour cela, rien de plus simple. Ce sont les chats-sorciers de Mont Tombe qui la possèdent, et ils t'aideront si tu fais exactement ce que je te dis.

« Alors voilà ce que tu vas faire. Tu te rendras dans la forêt jusqu'au Mont Tombe, le gros rocher que tu vois au loin. Il y a à son sommet un cercle de pierres. Tu attendras la nuit pour t'y rendre. Là, tu verras des chats s'assembler. Après un moment, ils feront un feu pour danser autour en se tenant sur leurs pattes arrières. Ils chanteront un refrain, que tu devras compléter. Ils te demanderont alors ce que tu veux et tu diras que tu viens de ma part chercher les clefs du coffre. Elles sont cachées dans un arbre creux et tenues par des ronces magiques que seul un couteau comme le tien peut trancher. Il y aura deux

clés, une belle, tout en or, et une petite en bronze. Celle en est or est celle du coffre, tu la ramèneras à la fée. Tu garderas celle en bronze qui pourrait servir plus tard. Va, et reviens me voir quand ce sera fait. »

Ainsi fut donc fait. Notre François partit en marchant vers le Mont Tombe. Marche aujourd'hui, marche demain... Oh, mais je vois que je vous ennuie de mes rengaines et que vous êtes tout éveillés. Par ma foi, une bolée de cidre m'aiderait à retrouver le fil de mes pensées.

Où en étais-je ? Ah, oui. François arriva après une longue marche au sommet du Mont Tombe, ainsi nommé bien avant que ce lieu ne fût dévolu à Saint-Michel. Il s'y trouvait un cercle de pierres qui dessinait une petite clairière dans la forêt dense. Comme la jument le lui avait conseillé, il attendit caché derrière un arbre que la nuit soit tombée. Passées dix heures du soir, des chats commencèrent de s'y regrouper, de toutes races, tailles ou couleurs de pelage. Au début, ils semblaient être des chats tout à fait normaux, mais cela changea quand ils commencèrent à se tenir sur leurs pattes de derrière et à deviser entre eux. Puis un feu apparut comme par magie au milieu des pierres, illuminant la clairière d'une lueur irréelle. Les chats firent alors une ronde et se mirent à chanter en choeur :

- Lundi ! Mardi ! Lundi ! Mardi !

François sortit alors de sa cachette et annonça :

- Mercredi !

Les chats cessèrent de danser et se tournèrent vers lui, l'air méfiant et agressif.

- Qu'as-tu dit ? Demanda celui qui parmi eux semblait le plus sauvage et sans doute leur chef.

- J'ai dit mercredi. La suite de votre refrain, c'est mercredi.

- Tu crois ? Essayons. Mais gare à toi, si ça ne sonne pas bien.

Le chats se remirent en cercle et chantèrent :

- Lundi ! Mardi ! Mercredi !

Et cela sembla leur plaire. Ils dansèrent quelques minutes puis se tournèrent à nouveau vers François.

- Merci. Nous aimons bien notre nouveau refrain. Qui es-tu ? Et que fais-tu ici ? Tu ressembles à un chrétien.

- Je le suis en effet. Je me nomme François, et je viens de la part de la jument blanche qui est retenue prisonnière par une fée du nom de Morgane.

A ces mots, les chats se regroupèrent en miaulant près de François.

- Ainsi Morgane a fini par capturer la jument, quelle tristesse. Et la jument t'envoie quérir les clés, n'est-ce pas ?

- Dame oui, pourrez-vous m'y aider ?

- Bien sûr, on ne refuse rien à la jument blanche. Mais les clés sont retenues par des ronces à la solidité telle qu'aucune arme ne peut les trancher.

François sortit son couteau.

- Même celle-ci ?

Le chef des chats miaula d'admiration.

- Oh, mais il semble que vous êtes plein de ressources, messire. Les ronces s'inclineront bel et bien face à une telle lame.

Les chats le conduisirent donc vers un arbre, un vieux chêne qui dominait le Mont Tombe, au pied duquel avait poussé un fort amas de ronces très épaisses. Les chats miaulaient, dansaient, chantaient : « Lundi ! Mardi ! Mercredi ! »

François s'approcha des racines de l'arbre et commença à trancher les ronces avec la lame de son couteau magique. Au bout de quelques minutes, il put en retirer un anneau de cuivre qui passait dans deux clefs, une petite en cuivre également, et une grande en or. Le jeune homme pris la petite clé qu'il mis dans sa poche et garda dans sa main l'anneau à la clé d'or. Puis il remercia chaleureusement les chats-sorciers. Leur chef s'approcha de lui et lui dit :

- Donne-moi ta main.

François tendit sa main, et le chat la griffa aussitôt d'un geste brusque. Sans avoir eu le temps de se plaindre, François tomba raide endormi. Quand il se réveilla, il constata qu'il était de retour au pied de l'autel, près de la jument blanche. Cette dernière le contemplait avec angoisse.

- Tu as eu la clé ?

- J'ai eu les deux et je les ai séparées comme tu me l'as demandé.

- Parfait. J'ai fait ce que j'ai pu pour t'aider. Prends la grande clé d'or et ton couteau et va voir la fée. Le reste t'appartient.

Ainsi fut fait. La fée était enchantée et ouvrit aussitôt le coffre avec la clé. Il contenait un trésor plein d'or, de pierreries, et de bijoux qui arracha des cris de joie à Morgane. Elle se serra ensuite, plus charmeuse et envoûtante que jamais, contre François. Elle le cajolait au point qu'il sentit presque s'endormir, et lui soufflait dans l'oreille des formules qui semblaient un poison pour l'esprit.

- Je t'aime, jeune François. Sois à moi. Tu n'as plus qu'une seule épreuve pour devenir mon amant et connaître une volupté à nulle autre pareille.

- Qu... quelle épreuve ?

Le visage de Morgane se figea dans une cruauté froide.

- Si tu m'aimes, si tu veux me prouver que tu n'as aucune réserve vis-à-vis de moi, alors tu dois tuer la jument blanche. La tuer, et m'apporter son coeur.

- Quoi ?

- Tue-la pour moi. Ou meurs avec elle, dans tous les cas elle mourra alors que tu peux être riche et comblé d'amour à mes côtés.

François se sentait sous le charme de Morgane : il lui paraissait à présent évident que la jument devait mourir. Il s'arracha aux caresses de la fée et, son couteau brandi dans la main, le regard

regard absent, se rendit à l'autel sacrificiel, où était attachée la jument .

En le voyant arriver, la jument blanche ne se cabra pas, comme si elle avait compris quel devait être son destin, acceptant son sort avec fatalisme. Elle dit seulement :

- Je t'avais dit que tu serais seul pour ta dernière épreuve. Ainsi, tu es venu l'accomplir et en finir avec tout cela.

- C'est la volonté de la fée.

- Fais ce que tu dois faire, et tue-moi donc. Ainsi tu seras en effet à elle.

- Une possession bien cruelle, je ne te veux pas de mal.

- Allons, pourquoi hésites-tu ? Tu dois me tuer, c'est ta dernière épreuve.

François brandit haut son couteau, le regard fiévreux planté dans celui de la jument. Elle était en apparence impassible, mais ces yeux trahissaient un terrible sentiment de tristesse et de peur.

François le vit-il ? Son sens de la justice reprit-il le dessus ? Ou son amitié pour la jument qui l'avait aidé ? Peu importait : il abattit son arme d'un coup brutal, tranchant net la corde qui retenait la jument prisonnière.

- Que fais-tu ? s'étonna-t-elle.

- Je ne veux pas de l'amour de la fée, il est aussi corrompueur que l'or et la richesse. Prends moi sur ton dos et fuyons, vite !

- Si elle nous rattrape, nous mourrons tous les deux alors que sans moi tu pourrais survivre.

- Le mieux est donc de ne pas perdre de temps pour qu'elle ne nous rattrape pas.

Ils s'enfuirent ainsi, François donnant de grands coups de son couteau à droite et à gauche pour repousser les hommes à peau de bête qui tentaient de s'interposer pour leur barrer le passage. Il en tua ainsi plusieurs rien qu'en les effleurant, au point que, terrorisés, ils reculèrent dans les bois. La jument filait au plus vite et disait :

- Nous suit-elle ?

- Je ne vois rien.

- Alors, pique, pique fort ! Nous devons sortir de la forêt.

Après un moment, François dit :

- La voilà qui arrive. Elle nous rattrape.

- Tiens-là à distance de ton couteau, nous arrivons à un pont de pierres. Au-delà de ce pont, nous serons sauvés, tant mieux, je n'en puis plus.

François vit que la fée, semblant voler au-dessus du sol à grande vitesse, était proche à les toucher. Elle réussit à attraper la queue de la jument, quand le jeune homme la força à reculer d'un coup large de son couteau. Elle ne gardait qu'une touffe de poils dans sa main. Dans un cri de rage, Morgane dut lui laisser un peu de champ, ce qui laissa à la jument épuisée assez de temps pour bondir au-delà du pont de pierres qui marquait